

Note, sur la vision purement historiciste (par opposition à la lecture civilisationnelle) des textes, pris en tant que tels dans leur "littéarité". **Une illustration.** L'historien Bluche – voir ci-dessous – ne saisit pas le moins du monde la puissance d'une notation de Jean de La Bruyère, d'autant plus marquée qu'elle est comme mise entre parenthèses (en effet, elle n'était pas le *propos* de l'écrivain), ou, dirions-nous, en position elliptique ou de **métalepse**. Souvent, c'est justement de cette façon que font irruption, peu à peu, les reflets (littéraires bien sûr ici) des classes dites subalternes : entre autres, pour nous, par leurs métiers « ignobles », ou à peu près ignorés (p. ex. dans l'émigration). C'est ce que j'essaierais de montrer, à travers quelques exemples de Dante à Zanzotto, avant de les compléter et enrichir par la suite bien sûr, si possible collectivement...

La force poétique de la métalepse réside précisément dans sa **monstration** de ce qui est irregardable, au plan de la narration (laquelle désigne en creux, *in absentia*, le plan du récit) : elle le fait souvent par l'antécédent [**ils ont vécu**] ou le conséquent [**nous les pleurons**]. L'horreur [la ...] est "indisable" (mot de Flaubert). Dans ce passage, La Bruyère exprime formidablement que nous étions et sommes nourris (nous *vivons*) grâce au labeur d'êtres qui ne sont jamais « vus » comme des humains ; tout juste imaginés (« dans des tanières où ils vivent... », en effet), à la marge, entre parenthèses. Métaeptisés, pourrait-on dire, par et pour notre confort de citoyens occidentaux.



« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent, et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes ; ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau, et de racine : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Jean de La Bruyère, [Les Caractères](#) (1688-1696)

Voici ce que répond l'historien François Bluche :



« Il était une fois – et ce n'est pas un conte – un bourgeois gentilhomme, Jean de la Bruyère, écuyer, trésorier de France au bureau des finances de Caen (où il ne mit pas les pieds), officier chez le

prince de Condé (dont il ne quittait le château que pour vivre à Paris). Ce La Bruyère, citadin jusqu'au bout des ongles, a laissé des gens de la campagne une courte pochade, hâtive et baroque, dont il n'imaginait pas la fortune posthume. Or elle est aussi caricaturale que, deux siècles plus tard, *La Terre* d'Émile Zola. Ceci prouve que les gens de lettres changent peu, et confirme une vérité : même s'ils affectent de vanter « la nature », les habitants de la ville ignorent « la campagne ».

Jean de La Bruyère a découvert, dans les années 80 de son siècle et 40 de son âge, des « animaux farouches » (j'y vois plus de mépris que de pitié), « noirs, livides et tout brûlés de soleil ». Ces clichés aux couleurs brutalement contrastées auraient dû paraître suspects ; car, comment tant de crasse et tant de hâle - superposés ou non - laissent-ils filtrer la lividité de teint prêtée à ces pauvres gens ? Mais la description se poursuit. Nos animaux farouches fouillent et remuent la terre (c'est en somme leur métier) avec opiniâtreté (on est ici moins badaud ou fainéant qu'en ville). Ils vivent *dans des tanières* (tel est le nom donné aux chaumières par un bourgeois dédaigneux), « de pain noir, d'eau et de racine » (souvenez-vous du [traité de gastronomie](#) de Massialot, même le duc d'Orléans fait des repas de « racines », du moins aux jours maigres).

Maintenant nous pouvons faire la synthèse, après l'exégèse. Le texte des *Caractères* renseigne davantage sur les Parisiens et leur mentalité vaniteuse, que sur les Français des campagnes. Mais, à y bien regarder, que nous dit-il de ces derniers ? Ils sont rudes, travailleurs, acharnés, sobres, et, faute de beaucoup de viande (ne comptons pas les poulets, la cochonnaille, ni le casuel du braconnage), sont mangeurs de légumes. Tous ces traits sont exacts, à l'honneur des manants.

Meilleur connaisseur que La Bruyère, l'anonyme auteur du *Pauvre laboureur*, s'il chante et fait chanter la rudesse des tâches paysannes, ne réduit pas au noir tout le travail des champs : *Le pauvre laboureur, Il a bien du malheur./Du jour de sa naissance/L'est déjà malheureux./Qu'il pleuv', qu'il tonn', qu'il vente./Qu'il fasse mauvais temps,/L'on voit toujours, sans cesse,/Le laboureur aux champs !.../Le pauvre laboureur/Il est toujours content./Quand l'est à la charrue, Il est toujours chantant./Il n'est ni roi, ni prince, Ni duque, ni seigneur,/Qui n'vive de la peine/Du pauvre laboureur. »*

[Nous connaissons une chanson, également anonyme, d'Italie méridionale, qui dit encore mieux : Le berger pleure quand il neige, il ne pleure pas dans le lit avec sa femme ; il pleure quand il gèle, non pas quand il peut manger de sa bonne *ricotta* ; etc... – Chant *'Chiagne lu pecuraro...]*

...

«Les paysans français, remis des troubles de la Fronde, ne sont pas ces « animaux farouches » que La Bruyère, citadin impénitent, voit « noirs, livides et tout brûlés de soleil » (curieux assemblage de couleurs) et qu'il dit vivre « dans des tanières », se soutenant seulement « de pain noir, d'eau et de racines » (*racine* est au XVII^e siècle, même à la cour, synonyme de légume). Ils ont un niveau de vie supérieur à celui de la plupart des ruraux de l'Europe. Ils profitent de la politique de Colbert, qui a freiné l'augmentation de la taille (impôt obligatoire, dur aux pauvres) au profit des impôts indirects (fiscalité volontaire, qui touche surtout les riches). Ils bénéficient journallement de l'administration des intendants. L'État moderne est en place et les protège. Paradoxalement on leur avait présenté la facture de cette modernisation, avant qu'ils aient pu en mesurer l'intérêt. »

François Bluche, *Louis XIV* (1986), dans [Le grand règne](#) (2006)

Dans un passage célèbre de *La C.^{ie}*, Dante désigne un lieu (sur Carrare) par l'expression suivante : « *dove ronca / lo Carrarese che di sotto alberga* » (ma trad. "où le Carrarais / habitant de la plaine, monte piocher"). Il s'agit là aussi de paysans pauvres, qui vont "sarcler" (lecture traditionnelle) – ou "piocher" pour récupérer du marbre (ma lecture) – en tout cas qui s'échinent (une trad. angl. porte *grub*, "fourir"), comme des « animaux » pour survivre. On ne les entrevoit, à propos de tout autre chose, qu'un instant ; on dirait qu'ils font irruption, malgré eux (ou malgré nous, lecteurs), et là est la force de la poésie (**métalepse**) – dont l'historien n'a, lui, pas "besoin" sans doute. Mais que nous, spécialistes des « Lettres », pouvons peut-être l'aider à découvrir.